

# Marjan hag ar gorventenn

## Marie-Jeanne et la tempête



Une nouvelle par Goulc'han Kervella

Une nouvelle concernant Marjan (Marie-Jeanne), une vieille dame de 80 ans, née à Brouennec (on reconnaîtra Grouaneg). Elle a travaillé comme femme de ménage à Paris, veuve, pas d'enfant. A la retraite, elle revient vivre dans la maison de ses parents. Le pays a changé, l'agriculture, la vie rurale. Plus de vie communautaire, d'entraide ; l'individualisme et la recherche du profit trônent. Marjan est désespérée, elle devra quitter sa maison pour la Maison de retraite. Survient l'ouragan Ciaran, la maison et le jardin de Marjan sont saccagés. Surprise, un grand élan de solidarité lui permet de réparer les dégâts et de rester vivre chez elle. Depuis la vie a changé, les relations humaines se sont retissées, Marjan transmet aux enfants l'histoire de leur pays et aux élèves bretonnants la belle langue qu'elle avait apprise de ses parents.

- « Alors, Marjan ! Ca va bien avec vous ? »

Le véhicule de la mairie *Portage de repas* s'était arrêté sur la route, devant une petite maison, au village de Brouennec. Une vieille dame, tout de noir vêtue, était en train de sarcler devant la maison. Le temps était beau, et tiède encore, à l'occasion des fêtes de la Toussaint. Le jardin était encore plein de légumes, des poireaux, des carottes, de la salade, des betteraves rouges, des panais...

- « Oui, ça va bien. Pourvu que ça aille aussi bien avec toi, jeune homme ! »

-« Tenez, Marjan ! » dit le gars en donnant une caisse métallique à la vieille dame. « Un peu de *fricot* pour les fêtes. Il y a là de quoi faire deux repas. »

C'est ainsi que la mairie faisait parvenir des repas préparés à la cuisine centrale, aux personnes qui ne pouvaient pas cuisiner toutes seules. Marjan, âgée de quatre-vingts ans, n'était pas encore trop handicapée, elle pouvait toujours faire ses repas toute seule. Mais elle trouvait quand même grâce d'avoir de temps en temps un repas amélioré.

-« Comme votre maison et son jardin sont beaux, avec ces arbres et toutes ces fleurs ! » dit le jeune homme en s'en allant. Déjà la voiture était loin, vers une autre maison. Beaux le jardin et la maison ! pensa Marjan. Il y avait un an, ils n'étaient pas si beaux, lorsque l'ouragan Ciaran s'était abattu sur le pays. Une nuit épouvantable. Depuis, beaucoup de choses avaient changé dans le pays et bouleversé la vie de Marjan.

Marie-Jeanne, de son vrai nom, était née dans cette petite maison il y avait quatre-vingt ans. Une toute petite ferme. Deux vaches, un cheval, deux ou trois cochons, des poules, des lapins. Cinq hectares de terre qu'ils louaient, du blé, de l'orge, de l'avoine, des pommes de terre, des betteraves, des légumes. Ils étaient six enfants, Marjan la plus jeune. Elle n'avait pas été longtemps à l'école, le temps de se débrouiller assez en français. Aucun des enfants n'était resté à la terre, pas d'avenir. L'aînée était allée bonne-soeur, le suivant frère religieux, un militaire, deux ouvriers à la ville. Marjan était allée employée de maison, *bonne*, à Paris. Chez de riches bourgeois, de bonnes gens malgré cela. Elle logeait dans une petite chambre sous le toit. Au bal elle avait fait la connaissance d'un Breton de Poullaouen, travaillant à l'usine. Ils s'étaient mariés. Ils n'avaient pas eu d'enfant, Marjan avait fait deux fausses-couches et puis plus rien. Soig, son époux, s'était tué au retour du travail avec son vélomoteur. Quelle grande douleur pour Marjan, devenue veuve ! Elle n'avait pas voulu se remarier, elle aimait trop son Soig. A la retraite elle était revenue au pays, en Bretagne. Elle y était revenue, à l'occasion, quelques fois en été. Rarement, car elle n'était pas riche. Elle avait gardé la petite maison de ses parents, après avoir payé leur part à ses frères et sœur. Ses patrons l'avaient aidée à acheter la maison. Et voilà qu'il y avait maintenant quinze ans qu'elle y habitait. La grande salle du bas était restée la même, avec son foyer. Sa chambre était à l'étage. Elle avait aménagé la crèche des vaches et du cheval, pour y ranger toutes sortes de choses.

En revenant vivre à Brouennec, elle avait trouvé bien changées les choses ! Les paysans devenus rares à la campagne, détruits haies et talus pour faire de vastes parcelles nues plus faciles à travailler par d'énormes machines. Engrais chimiques et traitement des cultures, en veux-tu en voilà ! C'est l'état d'esprit des gens qu'elle trouvait le plus changé. Dans sa jeunesse il y avait de la vie à la campagne, de nombreux enfants dans les fermes, beaucoup d'agriculteurs. Les gens vivaient en communauté, pour les fêtes, les veillées, les deuils ; on s'entraidait pour les grands travaux, les foins, la moisson, le battage, fouler le blé noir, l'arrachage des pommes de terre, le défrichage des garennes, réparer les routes, entretenir le Pont du Diable, les chapelles, lavoirs et fontaines... Il y avait des jeux dans les villages, les quilles, le ballon, les boules, les dominos...



Un bel exemple dans le travail : An Dourna. Le Battage du blé au milieu du siècle dernier dans une ferme du Pays Pagan.

Les gens étaient solidaires face aux maladies, à la mort. C'en était fini désormais de cette vie. Maintenant c'était le règne de l'individualisme, chacun pour soi, la course à la richesse, la recherche de la réussite sociale, et tant pis pour celui qui restait à la traîne. Pas de pitié pour les faibles, les pauvres, les étrangers, les gens différents. Marjan avait tenté de se rapprocher des voisins, des parents.

En vain ! Elle aurait fait aussi bien de *parler à son sabot* ! Elle était considérée comme une étrangère par les gens de la paroisse, surnommée « la Parisienne ». Pourtant, elle savait mieux le breton qu'eux, son cœur étant resté attaché à la belle langue bretonne apprise de sa maman et à son beau pays de Basse-Bretagne. Non loin de sa maison, il y avait une fontaine de dévotion et un vieux lavoir. Dans sa jeunesse, il y avait une sainte dans la niche de la fontaine, Notre-Dame probablement. Les paroissiens y venaient prier le jour du pardon, ou, malades, y chercher la guérison. Les femmes y venaient laver leur linge. Les langues y allaient bon train, on y entendait des choses alors ! Tout cela avait disparu, la Vierge dérobée, lavoir et fontaine envahies de ronces. Marjan avait nettoyé l'endroit, restauré fontaine et lavoir. Tous les ans elle les entretenait. On s'était moqué d'elle.

« Avec quoi elle joue ? Perte de temps ! Un coup de bull dans ces « kozh-traoù » et mad pell zo ! ». Même les enfants se moquaient d'elle, quand elle se rendait au bourg sur son vieux vélo, faire ses courses ou visiter ses parents au cimetière. « Marjan, la noire ! Le corbeau noir ! ». En vieillissant, sa santé faiblissait.

Bientôt elle ne serait plus capable de rester vivre seule chez elle. Elle devrait se résigner à entrer en maison de retraite. Le médecin l'y avait inscrite.

Et puis survint l'ouragan.

Bien plus terrible que le « tourment de Saint Laurent ». Des bourrasques de vent fou, hurlant, sifflant, ronflant, tonnant. Une nuit épouvantable, terrible, effroyable. Dévastant tout sur son passage, soulevant les toits des maisons, cassant les haies, les palissades, les murs même. Abattant les arbres, les poteaux électriques et téléphoniques. Plus de courant, de téléphone, d'internet. Du travail pour les services de secours, les pompiers, médecins et infirmiers. Un grand arbre était tombé sur la maison de Marjan, brisant le toit, cassant la crèche. La vieille dame était épouvantée devant ce cataclysme. Blottie dans un coin de la maison elle attendait la mort.

Elle ne pouvait appeler aucun secours. U petit matin, la tempête s'étant calmée, Marjan avait fait ses valises. Ayant chargé une vieille carriole, elle s'appréta à rejoindre le bourg. Quand elle entendit du bruit sur la route. Un grand tracteur trainant une longue remorque venait vers sa maison. Le voisin paysan qui ne lui parlait plus depuis plusieurs années, accompagné de cinq autres gars.

-« Restez chez vous Marjan. On ne sera pas long à remettre les choses en état. ». Ils étaient venus enlever l'arbre et autres choses détruites dans le jardin. Toute la journée. Les femmes aussi étaient venues, celles qui hier encore la traitaient de « parisienne ». Nettoyer la maison, préparer à manger, donner à boire aux gars, consoler Marjan. Un couvreur des environs vint réparer le toit, les paysans scièrent les arbres tombés.

- « Du bois de chauffage, pour plusieurs années, Marjan ! ». Un maçon vint réparer la crèche, un electricien le courant, un autre pour l'eau et le téléphone. Un jeune électronicien vint pour l'ordinateur.

- « Désolée », lui dit Marjan, « il n'y avait pas cet animal-là chez moi. ». Même les enfants vinrent prêter la main, dans le jardin des fleurs et des légumes. Les larmes aux yeux, Marjan les regardait s'activer autour de la maison. Comme autrefois, au temps de sa jeunesse. Finalement, pensa-t-elle, les gens ne sont pas si mauvais que ça ! Ils ont seulement l'esprit dévoré par la nouvelle existence, aller vite, gagner plus, amasser plus de biens, se faire un nom...

Ainsi, grâce à tout ce grand élan de solidarité, Marjan avait pu rester vivre dans sa petite maison. Les voisins, les amis, les parents l'aidaient à s'occuper de la maison et du jardin. La mairie lui apportait des repas de temps en temps, Avec la voiture Pass Ribin, elle pouvait aller faire ses commissions au bourg, à la messe, aux fêtes et aux enterrements. Il y avait à nouveau, des veillées dans les villages, jeu de dominos, chants et contes. Les enfants des écoles venaient l'entendre raconter l'histoire ancienne de la Bretagne, et puis l'émigration pour une vie meilleure, et enfin le retour au pays, « Distro ar Gelted », le Retour des Celtes, comme le chantait Youenn Gwernig. Deux écoles bretonnantes avaient été ouvertes dans la commune, L'école publique Le Petit Prince, au bourg, et l'école Diwan au Grouaneg. Ces enfants venaient voir Marjan, des enfants qu'elle n'avait pas eu. Elle leur transmettait la belle langue qu'elle avait apprise de ses parents.

Merci à toi, Marjan !